

Les Sites belges et leur interprétation picturale.

PLUS que jamais, les peintres se déplacent outre frontières. Les nôtres, tout comme les autres, s'en vont « faire du paysage » loin de chez eux. La facilité des voyages les y convie et aussi un lancinant besoin d'étendre leur champ d'action. Les expositions en montrent de fréquents témoignages. Est-ce un tort ?

Il y a un siècle, le paysagiste Georges Michel annonçait : « Celui qui ne peut pas peindre pendant toute sa vie sur quatre lieues d'espace, n'est qu'un maladroit qui cherche la mandragore et ne trouvera jamais que le vide. »

A franchement parler, la plus grosse part des

paysages issus des expériences « extra-muros » révèlent, à l'œil exercé, un défaut commun et non des moindres : manque de conviction et de persuasion. La vie interne s'y avère incertaine et le brio de l'exécution n'arrive pas à racheter l'imparfaite adaptation au sujet. L'on y sent que l'homme n'était pas chez lui, là où il planta son chevalet. Pour l'autochtone, l'impression est que la nature a été trahie, insuffisamment pénétrée.

Il serait, par exemple, curieux d'entendre l'avis d'un peintre vénitien sur les pages rapportées, par Claus, de la cité des Doges, et de recueillir une appréciation anglaise sur ses toiles de la pé-

riode londonienne. Je ne vois pas Courtens faire merveille dans le joli pays de l'Île-de-France où révèrent Corot et Daubigny. Je ne crois pas davantage que Diaz ou Monticelli eussent trouvé une digne inspiration dans les prairies inondées où revit l'âme de Van Goyen.

Sans doute n'est-il pas interdit à un peintre de trouver, ailleurs que chez lui, des motifs capables de l'émerveiller. Il y aurait matière à discussion devant le cas de Van Gogh, transportant rapidement de Hollande en divers points de la France sa fièvre créatrice; devant celui de Gauguin s'exilant à Tahiti.

Soyons-en certains, là où la peinture est en réelle faveur, nous serons redevables aux seuls artistes du cru des meilleures réussites en fait de paysage. En dehors d'eux, nous noterons de curieux réflexes, de la fantaisie, de l'invention décorative ou de la pure célébrité... ou de l'incohérence.

On remarquera, par ailleurs, que les paysagistes en escapade à l'étranger s'en reviennent de bonne heure à la terre d'origine. L'air du dehors semble ne leur valoir que de courts enchantements et paralyser leur production au bout de peu de temps.

Oui, pourquoi chercher ailleurs? J'admire la réponse de Courbet à un jeune peintre en quête d'un sujet de tableau: « Vous n'avez donc pas de pays? ». Qu'on n'aille pas se figurer qu'il soit ici question de patriotisme, encore moins de nationalisme. Il y a des arguments plus topiques: la race, l'hérédité, l'éducation artistique, la tradition.

L'esthétique moderne s'est appliquée à démontrer par suite de quels phénomènes les Pays-Bas produisaient tant d'excellents coloristes. Taine a remarquablement exposé le déterminisme de l'instinct pictural au sein d'une région extraordinairement riche en nuances, contrastes et caprices de lumière. On n'a, toutefois, guère expliqué les préférences, le farouche attachement du peintre flamand pour un genre de peinture que la Renaissance traitait en accessoire et pour lequel Michel-Ange, un jour, exhala son mépris.

Le peintre de chez nous, celui du XV^e siècle comme celui du XIX^e, est, de par sa nature, un réaliste. Il s'avère fermement attaché à son milieu. Cette terre patriale, il l'aime avec dévotion; il y trouve une source de perpétuel émerveillement. Ces plaines que ponctuent les pointes des clochers; ces lointains d'où émergent les flèches des hôtels de ville et les tours des beffrois; ces cours d'eau qui miroitent au soleil changeant, le peintre les interroge avec une émotion toujours renouvelée. Individualiste et naturaliste, il insère en sa peinture une personnalité attentive et remuée en même temps que piété pour l'ambiance où s'est formée sa vie sentimentale.

Cette attitude se fait jour dès les débuts de l'école flamande. On s'abuserait donc étrangement en assignant au paysage, dans l'œuvre religieuse de nos grands primitifs, les frères Van Eyck, Van-

der Weyden, Thierry Bouts, Van der Goes, Memlinc, Gérard David, un rôle secondaire. Observons que les primitifs ont rendu de nos contrées une physionomie qui nous est restée familière, la seule vraie, la plus attachante sans qu'ils aient dû y inclure des éléments de leur invention, si ce n'est, de-ci de-là, un supplément d'étoffage. « Tout art est adoration, disait Ruskin. Les vieux grands maîtres étaient trop grands et trop humbles pour ne pas voir dans chaque face autour d'eux, ce qui était au-dessus d'eux et ce qu'aucune imagination d'eux-mêmes n'aurait pu ni égaler, ni remplacer ». L'attrait du monde extérieur s'affirma tellement irrésistible que, dès le XIV^e siècle, l'artiste septentrional se libérera du dogme théologique médiéval qui frappait d'anathème la nature sensible. « L'homme, notait de Laprade, ne cherche plus en elle des manifestations de la divinité, mais l'image de sa propre conscience ».

Sans conteste, le sujet religieux d'un retable flamand est un acte de foi. Le coin de paysage entrevu par la croisée ouverte d'un oratoire en est un autre, non moins négligeable, qui n'était pas stipulé dans la commande, mais par lequel l'artiste a marqué sa ferveur pour le pays.

D'autre part, on aura beau s'évertuer à réhabiliter nos peintres italianisants du XVI^e siècle, en leur prêtant des mobiles d'émancipation. Il reste que leur vision nous apparaît faussée par la vogue de l'exotisme et de l'héroïque. Leurs fonds de paysage grandiloquents, tumultueux, chaotiques jusqu'à l'absurde, dépassent avec candeur la mesure de leurs modèles italiens. Ainsi, la propagation des idées nouvelles avait amené le peintre flamand à détourner les yeux de son horizon habituel.

De bonne heure, Patinir et Blès nous donnent une nouvelle formule de paysage en hérissant la vallée mosane de rochers impossibles. Nous verrons, par la suite, que le règne de la ligne s'affirmera despotique et érige l'architecture dans tous les éléments du tableau. Adieu, dès lors, l'accent de vie profonde, l'invitation au recueillement qui nous clouait sur place devant les vieux retables. Qu'est devenue cette lumière qui, selon la juste observation d'Eugène Baie « est religieuse au sens profond que conférait à ce mot les Scaldes antiques, c'est-à-dire propice à la révélation du divin »?

Par bonheur, la religion du paysage vrai ne peut s'évader de nos régions. A côté des partisans du décor héroïque, s'obstinent les explorateurs d'un pays riche en ressources picturales, quoique de faible étendue: il y a Van Coninxloo, Bril, le grand Breughel qui situe des récits bibliques dans le cadre et l'atmosphère de nos villages, d'où il n'exilera même pas, pour la circonstance, la vie populaire de tous les jours. En Breughel, s'affirme le Flamand tenace et réfléchi, peu enclin à l'excentricité, parlant sa langue et s'exprimant à sa guise. En suivant ses « chasseurs dans la neige », nous

allons en parfaite connaissance du terrain. Laermans et De Sadeleer, aujourd'hui, foulent le même sol; d'autres, demain, se retrouveront sous les mêmes cieux lourds et changeants.

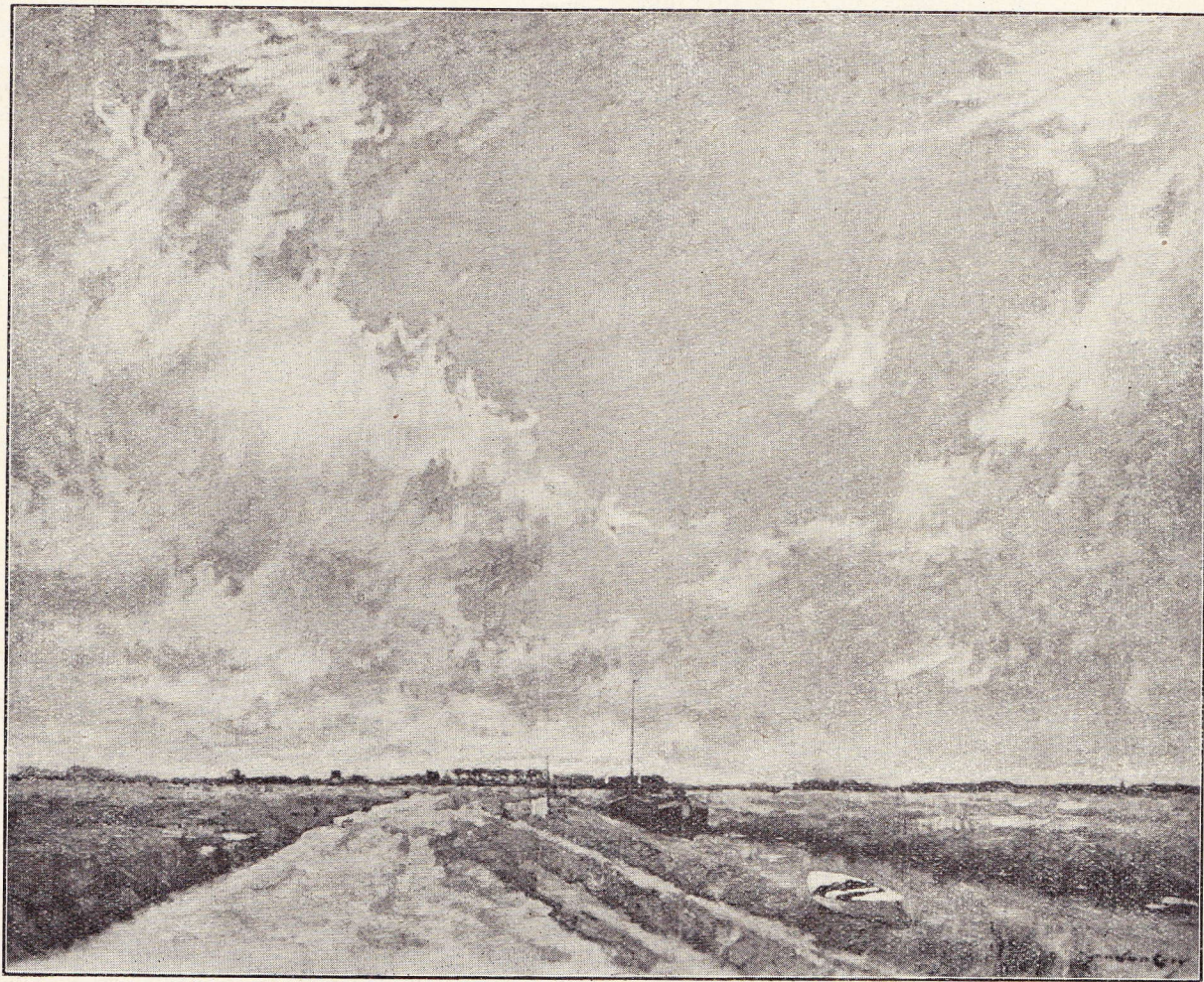
Nous aimons nos vieux maîtres, Bosch, Brauwer, Siberechts, Van Uden, d'Arthois, en qui reste intact le génie de la race. Nous leur sommes reconnaissants de ce que leur style sans détours annonce nos propres réflexes. Nous suivons leurs descendants lorsque leurs phrases ne s'entortillent pas, ne s'émaillent pas de pédants néologismes ou de

tille ou de fantaisie hirsute. Ce qui fait notre assurance, c'est qu'Antée reprend force en touchant terre.

*

**

De Fourmois à Courtenis: ainsi nous exprimons-nous en évoquant notre dernière pléiade de grands paysagistes. La vigoureuse renaissance de la peinture nationale, renaissance poursuivie avec résolution par la « Société libre des Beaux-Arts », dès 1868, et reprise, vingt ans plus tard, par la



Jan Van Looy. — En Flandre.

locutions étrangères; quand ils ne s'évertuent pas à nous traîner à leur suite dans des contrées où ils ne furent que d'occasionnels spectateurs.

L'œuvre entier de Teniers peut se situer en Brabant. Rubens, au déclin de sa tumultueuse carrière, nonobstant son italianisme et sa rhétorique d'apparat, nous ramène, entre Bruxelles et Malines, au cœur de nos belles campagnes qu'anime un pinceau toujours enfiévré.

L'école des Pays-Bas comme toutes les autres connut et connaîtra des périodes veules, pleines de compromis, d'académisme, de romantisme de paco-

« Libre Esthétique », réserve une large place à l'art du paysage. Il s'agit, en l'occurrence, d'un retour décidé à la nature et, par surcroît, d'une découverte nouvelle de la Belgique.

Finie, la lumière d'atelier; bannis, les figurants et l'anecdote, les accessoires dont la fonction est d'ennoblir; relégués, les torrents sauvages, les cimes alpestres et les ruines factices. Hodler, Segantini opposent l'authentique à ceux d'entre nous qui tenteraient d'évoquer la nature étrangère.

Rendons justice aux obscurs précurseurs, Jacob-Jacobs, Lauters, Kindermans qui, dédaigneux des

campagnes romaines, des orages romantiques de Verboeckhoven, esquissèrent un timide retour à la terre des ancêtres. D'autorité, Fourmois ressuscite la tradition, s'appuie sur l'exemple des grands Hollandais et brave une critique qui l'accuse de vulgarité. Avec lui, nous retrouvons les bords de la Meuse, les Ardennes. L'école anversoise, naguère si académique, prend un nouvel essor. Nous suivons Lamorinière et Théo Verstraete au pays de l'Escaut; Verwée se sentira attiré par les Polders plantureux. A Bruxelles, Van Moer nous restitue, avec minutie, les vieux coins charmants, tandis que Louis Dubois donne son vrai sens au paysage septentrional par l'exercice d'une facture qui, délibérément, dédaigne la délimitation des contours. Il masse ombres et lumières, procède par larges

nier, pourra dire : « Je croyais voir se dérouler le décor même de mon livre ».

Tout n'est-il pas beau, c'est-à-dire digne d'être peint? A Vogels, suffit la banlieue bruxelloise et le mauvais temps, et la pluie qui a bien, elle aussi, son caractère national! L'âme tendre de Donnay s'est réfugiée aux bords de l'Ourthe, tandis que Baertsoen égrène son rêve nostalgique le long des quais gantois; que Gilsoul peint son unique « Tournant du canal de Bruges ».

Qui ne remarquera que trop de peintres sont enclins à ne voir le pays flamand que sous un jour de tristesse; que longtemps persiste, au point d'en être morbide, la souffrante langueur de Rodenbach? Il souffle, dans leurs œuvres, un vent plaintif roulant, sur l'étendue des plaines, des nues



Auguste Donnay. — Terre wallonne.

touches retrouvant ainsi le caractère nordique de notre atmosphère. Baron montre d'autres préoccupations : structure du terrain, anatomie des arbres, étude du ciel, tout concourt chez ce maître austère à rendre la physionomie exacte d'une contrée. Par lui, comme par Heymans et Jacob Smits, nous apprenons à connaître la Campine farouche qui n'avait tenté aucun pinceau. Notre admirable forêt de Soignes, jadis théâtre des fameuses « chasses maximiliennes », suscite enfin, comme celle de Fontainebleau, des admirations enthousiastes. Le lyrisme d'Hippolyte Boulenger, en de somptueuses symphonies sylvestres, nous ouvre un domaine longtemps méconnu et pourtant à nos portes. L'on comprend, dès lors, que Degreef et Verheyden s'y installent pour n'en guère sortir. Camille Lemonnier, regardant travailler ce der-

menaçantes. A Breughel, jadis, de déplorer la prostration d'un malheureux pays ravagé par la guerre; à Rubens, d'y ramener la santé et l'optimisme. De nos jours, Verwée et Courtens ont rendu la Flandre à sa joie de vivre abondamment. Mieux encore, heureux événement pour notre art, l'impressionnisme avec sa soif de lumière y a ramené la gloire de l'été, les fêtes de soleil. La haute et rayonnante poésie de Claus, les élans passionnés d'Edmond Verstraeten et d'autres peintres de la Lys ont exalté, à nouveau, les splendeurs d'une terre féconde entre toutes. Une fois de plus, nous accueillons la découverte du pays. Il en sera toujours ainsi, car, seuls, les peintres voient et synthétisent.

Cheminaut avec eux, nous atteignons les dunes, la côte. Devant la mer, nous nous sentons encore chez nous. Immédiatement, nous rendons justice à

Artan, dont l'œuvre magistrale nous dira qu'une vie entière d'artiste peut s'y dépenser sans lassitude. Le maître incomparable de la mer nous fige devant les grands spectacles élémentaires qui devaient fasciner, déjà, l'homme des premiers âges.

Terre privilégiée, patrie à jamais incontestée de la peinture, qu'importe que soit petit notre pays? Qu'importe la beauté que le touriste veuille ou non lui reconnaître? Seul, nous préoccupe l'attrait qu'y

puisèrent et que toujours y trouveront ses pèlerins de l'art. Un tel trésor pourrait répondre à notre amour impénitent de la couleur vivante.

Chaque artiste n'apporte-t-il pas un sens nouveau des choses?

Tout n'a pas été dit. Tout ne sera jamais dit.

FERNAND LEPAFFE.

TOURING CLUB
de Belgique

Revue et Bulletin officiel no 14.
15 juillet 1933.

LOUVAIN. — L'Église Saint-Pierre
(transept sud).

(Photo Nels, Bruxelles).

